

BULLETIN  
DE  
L'INSTITUT ÉGYPTIEN

---

TROISIÈME SÉRIE. — N° 9.

---

ANNÉE 1898



LE CAIRE  
IMPRIMERIE NATIONALE  
1899

# UN SABRE DE L'ÉMIR EZBEK<sup>1</sup> EL YUSSUFI EL ZAHERY

900 H.—1494 A. D.

Le sabre que j'ai l'honneur de vous présenter, provient d'un marchand de bric-à-brac. Notre collègue, le Dr Walter Innes bey, l'ayant vu chez ce marchand, m'en avisa et j'ai acheté cette arme à cause des armoiries qui sont gravées en haut de la lame et de l'inscription qui les accompagne.

Les armoiries portent, en chef, une sorte de vase fermé, flanqué de deux petites cornes; sur la fasces, une coupe à pied flanquée de deux cornes plus grandes, et en pointe, une coupe à pied, plus petite, flanquée de deux losanges disposés en carreaux (Fig. 1).

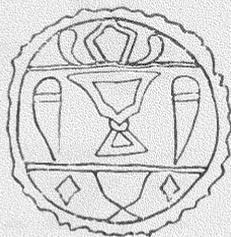


FIG. 1.

L'inscription porte :

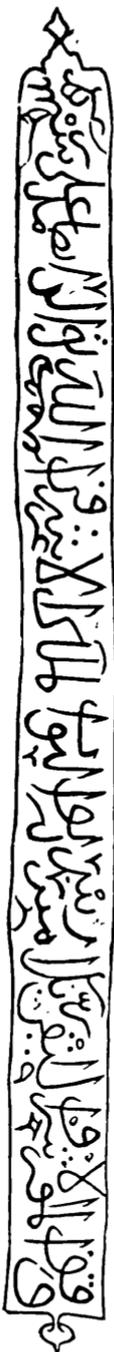
وقف المقر الاشرف السيفي أذربك أميرس (٢) توبة النوب المكي الاشرفي أعزاه أنصاره  
على توالي مدنيه

« A constitué en Wakf (au service de Dieu). Celui qui occupe sa  
« fonction avec sérénité, le noble, celui qui porte le sabre, (le che-

1. J'ai transcrit Ezbek, selon l'orthographe et la prononciation égyptienne. Ce mot est d'origine Tadjikistan. Il est composé de *اوز* Euse, qui veut dire: la propre personne, soi-même, moelle d'une chose, etc., et de *بك* Bey ou Bey, qui est le titre connu.

Dans le pays de Boukhara, il y a une tribu Tartare dont le nom est *Euse Bey Tatar*. Il est probable que les Mamlouks qui ont porté ce nom ont été d'origine de cette tribu.

2. Dans l'inscription il y a *رس* qui naturellement doit se lire *رأس*, le graveur ayant oublié de graver le *همزة*.



« valier) Ezbek, Emir, Reis, Nobat el Nob<sup>1</sup>, (chef  
« inspecteur de la garde, de la police royale), du noble  
« sultan, que Dieu exalte ses victoires, tant que se  
« succéderont les années. »

La lame en acier de cette arme affecte la forme des sabres adoptés de nos jours pour le service de la cavalerie.

On voit qu'elle a été conçue et fabriquée de façon à pouvoir s'en servir en frappant d'estoc et de taille.

Vous remarquerez l'épaisseur de l'acier du dos de la lame jusqu'aux deux tiers de sa longueur à partir de la garde. Depuis ce point, les deux côtés de la lame sont affilés comme dans celle d'un poignard. M. Bock, chambellan de S. M. I. l'Empereur de Russie et conservateur au Musée de l'Ermitage, m'a dit que cette partie de la lame est appelée par les Tartares du nom de *Yelmagne*. Le sabre lui-même, a-t-il ajouté, est un des types des sabres usités en Perse et dans l'Asie centrale.

Si l'on considère que le Mamlouk auquel a appartenu ce sabre était originaire des pays tures de l'Asie centrale, on est amené tout naturellement à supposer que cette arme, importée de la même contrée, fut acquise par lui au Caire et qu'il la fit graver en son nom.

Comme cet émir résidait au Caire, nous pouvons en déduire aussi que l'inscription sur ce sabre fut gravée au Caire. Ce fait est d'ailleurs confirmé par l'esthétique de la main d'œuvre et aussi par la forme des caractères qui sont gravés sur la lame.

1. Le passage suivant de Ibn Iyas (vol. II, p. 213) m'a engagé à traduire ces titres par *Chef inspecteur de la garde, de la police royale*. Voici ce passage :

وَنَبِهَ ضَرْبِ السَّلْطَانِ تُخْصِيًا يَقَالُ بِلِيَانِ الْكَاشِفِ فَامَّا ضَرْبُهُ لَمْ يَعْجَبْ ضَرْبَ رَأْسِ النَّوْبِ  
فَقُرْلًا مِنْ فَوْقِ الدَّكَّةِ وَقَوْلِي ضَرْبُهُ مِنْ نِظَامِ حَنْقَتِهِ عَلَيْهِ

dont voici la traduction : « En la même année (357-1482), le sultan fit fustiger un individu du nom de Balaban-el-Kachef. Pendant qu'on le battait, le sultan ne trouva pas que les *Ro'ous el Nob* le battaient comme ils devaient le faire. Il descendit donc du dessus du banc (où il était assis) et se mit à le battre lui-même, tellement sa colère était grande contre lui ».

Ce sabre appartenait, comme le dit l'inscription, à un émir Ezbek.

J'avais connaissance de deux émirs de ce nom, qui l'ont donné chacun à une mosquée fondée par eux au Caire :

1<sup>o</sup> Celui dont la mosquée, portant sur le plan du Caire de Grand pacha, de 1874, le N<sup>o</sup> 232, a transmis son nom à la place de l'Ezbékich, disparue pendant la période de démolition inaugurée par feu le Khédivé Ismail.

2<sup>o</sup> Celui dont la mosquée se trouve dans le Salibah et porte le N<sup>o</sup> 211 du même plan. La rue où s'élève cette mosquée porte depuis sa construction le nom de son fondateur, Haref Ezbek-el-Yussufy<sup>1</sup>.

L'un et l'autre de ces Ezbeks ont porté le titre de *Reis Nobet-el-Nob*.

En effet, Ibn Iyas rapporte dans ses chroniques que l'émir Ezbek Ibn Tatak, qui plus tard devint Atabeg, fut nommé *Reis Nobet-el-Nob* en 872 (1467) et qu'il garda ses fonctions pendant un an environ. (Vol. II, p. 81.)

Quant à l'émir Ezbek-el-Yussufy, il dit qu'il a occupé ses fonctions de l'année 894 à l'année 901 (1488-1495). (Vol. II, pp. 259 et 292.)

Un autre Ezbek est mentionné par Taghri-Bardi dans sa chronique (manuscrit de la bibliothèque khédiviale, El-Minhale-el-Safy vol. I, p. 162, Histoire 1113).

C'est l'émir Ezbek-el-Zahery ; il occupa aussi les fonctions de *Reis Nobet-el-Nob* de l'année 824 à l'année 827 (1421-1423).

D'ailleurs Ibn Iyas mentionne jusqu'à dix-neuf Ezbeks, mais outre les trois que nous venons de citer, aucun autre ne paraît avoir occupé ces fonctions.

Notre collègue, M. Herz bey, a publié dans la *Revue Égyptienne* (première année, 1<sup>er</sup> juin 1889, le Caire, p. 16), sous le titre de *La Mosquée de Ezbek-el-Yussufy*, une monographie de cette mosquée, précédée d'une petite biographie de l'émir.

Dans sa description de la mosquée, nous trouvons (p. 17, note 1) :

1. Avant la construction de cette mosquée la rue s'appelait *دار ابن الببادرب البايا* Darb-el-Baba ou Darb Ibn-el-Baba. (Ibn Iyas, vol. II, pp. 288 et 383.)

Sur le portail de cette mosquée, une inscription commence au côté droit avec le huitième Soura et continue de l'autre côté avec la date historique que voici :

امربانشاء هذا المسجد المسمى الاشرف الكريم العالى السيفى از بك اليوسفى امير راس فيه النوب بالمدينة  
الاشرفى بتاريخ عيان سنة تسمايه الحجريه

« A ordonné la construction de ce Masgued, ce Gama, le Monkarr, « le très noble, le généreux, l'illustre, le Seify Ezbek-el-Yussufy, « émir, chef Noubat-el-Nouab<sup>1</sup> d'El-Melik el-Achraf à la date du « mois de Châban 900 de l'Hégire ».

Cette inscription porte, comme vous le voyez, le même nom et le même titre de fonctions que sur le sabre.

D'un autre côté, page 18, en parlant de la façade Est de la mosquée, il dit :

« Ces panneaux offrent un grand intérêt ; ils contiennent le « blason du fondateur de cette mosquée » et il donne, sous la figure 6, le dessin de ces armoiries.

Ces dessins avaient été relevés déjà par E. T. Rogers bey et publiés dans le *Bulletin de l'Institut égyptien*, 2<sup>me</sup> série, N° 1, année 1880, sous la figure N° 30 et le N° 10 du texte, page 116.

Sur la façade de la mosquée, ces armoiries sont répétées quatre fois. Deux fois sur le linteau de la lucarne qui se trouve sur la porte principale au-dessous des stalactites du portail, et deux fois sur le linteau de la porte du Sèbile.



Fig. 3.

Je me permets de reproduire ici, sous la figure N° 3, le dessin qu'en a donné Herz bey, qui est plus exact que celui donné par E. T. Rogers bey. Ces armoiries diffèrent de celles gravées sur le sabre par trois points. (Voir fig. 1.)

1. Une erreur d'impression, sans doute, a fait que le mot النوب a été imprimé النوب. La même erreur s'est répétée dans la transcription de l'inscription et sa traduction en français, où l'on lit *El-Nouab* au lieu de *El-Nob* ou *El-Noub* ou *El-Noub*. Je me suis assuré sur l'inscription de la mosquée même que le titre de la fonction est le même que sur le sabre et dans les livres d'histoire, c'est-à-dire النوب et non pas النوب avec un *Elif*.

1° Le meuble du chef est ici absolument un losange disposé en carreau.

2° Les cornes qui flanquent le meuble du milieu du chef ont les pointes tournées en dehors du côté opposé au meuble du milieu.

3° Les cornes de la fasce ne sont pas des cornes, mais des sortes de pieux verticaux ayant leur pointe vers le bas avec une boule au-dessus de leur gros bout, vers le haut.

Ces légères différences ne m'autorisent pas à déclarer que ces armoiries ne sont pas les mêmes que celles du sabre, surtout lorsque tant d'autres points nous obligent à conclure que le propriétaire de la mosquée est le même que celui du sabre.

D'ailleurs, entre les quatre armoiries gravées sur la pierre de la mosquée même il y a des différences. Ainsi sur la fasce de l'armoire, à gauche du linteau de la porte du Sébile, les pieux qui flanquent le calice du milieu n'ont pas de boule au-dessus d'eux comme dans les autres trois. Il nous faut penser, d'ailleurs, que ni à cette époque ni à aucune autre époque, il n'y a eu de règles rigides concernant la représentation du blason en Orient, comme il y en avait déjà depuis du XV<sup>me</sup> siècle en Europe.

Nous pouvons donc admettre que ces armoiries sont les mêmes que celles gravées dans le sabre.

Tout, comme vous le voyez, indiquerait donc que ce sabre a appartenu à Ezbek-el-Yussufy.

Nous étant assuré, grâce aux indications qui nous ont été données par Herz bey, du propriétaire de ce sabre, voyons ce qu'était cet émir Ezbek-el-Yussufy.

Pour établir sa biographie, j'ai suivi la chronique d'Ibn Iyas<sup>1</sup>.

L'émir Ezbek-el-Yussufy el-Zahery était originairement Mamlouk de El-Melik el-Zaher Tchaqmaq. (Vol. II, p. 256.)

Sa femme était la fille de l'oncle de ce sultan<sup>2</sup>.

1. تاريخ مصر لان اياس; en trois volumes, Caïre, Imprimerie Nationale, Boulak, en BH de l'Hégire, et au quatrième volume du dictionnaire des noms historiques et géographiques y contenus.

2. Ibn Iyas appelle sa femme *Khoud*. En turc *Djahladaïkhoudeh* au féminin et *Khoud* au masculin (que les arabes prononcent *Khawedeh* ou *Khawend*) veulent dire princesse et prince; il peut se faire qu'Ibn Iyas n'ait pas su le nom de la princesse et lui ait donné comme son nom, son titre (la forme masculine ici peut être une erreur de copie). D'ailleurs ce titre peut avoir été employé comme nom propre; ainsi aujourd'hui le titre de *Khawem* ou *Hawem* est quelquefois employé comme nom propre pour les femmes et *Sultan* pour les hommes, etc.

Ses premières fonctions avaient été Khaznadar Kébir (grand trésorier). Il paraît avoir occupé ces fonctions pendant très longtemps et jusque sous le règne de Kait bey, car dans la suite de sa chronique, Ibn Iyas dit souvent en parlant de lui « celui qui est connu comme Khaznadar »<sup>1</sup>.

Il était, par son mariage, allié non seulement du sultan mais encore de l'émir Ezbek Ibn Tatak, qui était marié avec *Menn Khundeh*, la fille du sultan Tchaqmaq par sa femme Bint-el-Barizi.

Après la mort de cette princesse, l'émir Ezbek Ibn Tatak se maria avec une autre fille du sultan Tchaqmaq, qui était restée veuve de son premier mari Djani Beg-el-Zarif. (Vol. II, p. 35.)

Cette alliance valut à notre Ezbek la protection de l'émir Ezbek Ibn Tatak, dont la situation et la fortune immense le mettaient à même de devenir un puissant protecteur.

En effet, en 876 (1471), le sultan Kait bey ayant nommé notre Ezbek au gouvernement d'Aïntab, Ezbek, pour une raison ou pour une autre, ne voulant pas accepter ce poste, s'adressa à l'Atabek Ezbek Ibn Tatak. Celui-ci intercédait auprès du sultan en faveur de son parent et le sultan l'autorisa à ne pas partir pour son poste. (Vol. II, p. 129.)

En 877 (1472), nous voyons Ezbek-el-Yussufy accompagner le sultan dans un voyage sur le Nil. (Vol. II, p. 137.)

En 878, on le voit aider le sultan à réduire une révolte des Manilouks. (Vol. II, p. 139.)

Et toujours son nom est accolé à celui de l'Atabek Ezbek Ibn Tatak, son parent.

En 879 (1474), il accompagne l'Atabek à la Mecque pour y faire leurs dévotions et ils amènent avec eux leurs femmes. (Vol. II, p. 155.)

En 880 (1475) notre Ezbek est nommé commandant de Mille, une haute charge militaire, et Izdemour le remplace dans ses fonctions de Khaznadar Kébir. (Vol. II, p. 153.)

Malgré qu'il n'a plus de charge de cour, il reste toujours le favori et un des familiers du sultan; ainsi en 881 (1479) nous le voyons

1. Nous avons vu de nos jours Ismaïl pacha Siddik conserver son titre de *Moufettish* (inspecteur) jusqu'à la fin de ses jours, malgré les nombreuses fonctions qu'il a occupées depuis qu'il était inspecteur des domaines d'Ismaïl pacha le Khédive, au commencement de sa carrière.

de nouveau accompagner le sultan dans un de ses voyages sur le Nil (vol. II, p. 188). et lorsque le sultan, après un tour en Arabie, revient vers l'Égypte, nous le voyons aller à la tête des fonctionnaires le recevoir à Akaba. (Vol. II, p. 192.)

En l'année 887 (1482), le sultan le nomme Émir Hag (Émir el-Rikab bil Mahmal). A son retour en 888, il paraît que les pèlerins n'ont pas eu à se louer de sa conduite, car Ibn Iyas dit (vol. II, p. 117), avec beaucoup de discrétion d'ailleurs :

« Le Mahmal retourna au Caire après un voyage très fatigant. « Les pèlerins n'ont pas fait les éloges de la conduite de l'émir « Ezbek-el-Yussufy, Émir el-Rikab bil Mahmal. »

En 889 (1484) Ezbek-el-Yussufy fut nommé lieutenant de l'émir Temraz-el-Tamachi, Émir Silah (porte-épée) qui, avec le titre de Bach Asker (chef des soldats, général en chef), partit pour mener une expédition contre le sultan des Ottomans<sup>1</sup>. Son armée comprenait, entre autre, 400 Mamlouks royaux. (Vol. II, p. 221).

L'année suivante, en 890, (1485), au mois de Schewal, l'Atabek Ezbek Ibn Tatak, avec le titre de Bach Asker (général en chef), mena une grande armée contre les Ottomans en Syrie.

Il avait sous ses ordres neuf émir, entre autre notre émir Ezbek-el-Yussufy et 3000 Mamlouks royaux.

Ibn Iyas, parlant du défilé de cette armée au moment où elle quittait le Caire, dit qu'elle était splendide et que tout le monde était « tombé d'accord pour la considérer comme une merveille parmi les merveilles que chacun avait vu ». (Vol. II, p. 221.)

De 891 à 893 (1486-1487), Ezbek-el-Yussufy, connu sous le nom de Khaznadar, n'occupe aucune fonction, mais il était toujours un des grands émir à commandement.

En 894 (1488), à la mort de Taghri Bardî Tatar, qui était Reis Nobet-el-Nob, il fut nommé pour le remplacer. (Vol. II, p. 259.)

Ici le titre que lui donne Ibn Iyas est *Reis Nobet Kébir*, mais en parlant de lui en l'année 898 (1498) (Vol. II, page 278), il lui donne le titre de *Reis Nobet-el-Nob*. Ces deux formes indiquent donc les mêmes fonctions. Il paraîtrait, cependant, que la forme

1. Ibn Iyas ne nomme pas le sultan. Selon l'habitude des chroniqueurs arabes, il se contente de le désigner sous le nom de *Ibn Osman*. Le sultan régnant alors était Bayézid II.

officielle fût celle de *Reis Nobet-el-Nob*, puisque c'est celle-ci qui est gravée sur la mosquée et sur le sabre.

En 898 (1492). Ezbek conduisit une armée composée d'émirs de Dix et de soldats, avec le titre de Bach Asker (général commandant) dans la province de Béhérah. (Vol. II, p. 278.)

Dans la biographie qu'a donné Herz bey de cet émir, comme introduction à la description de sa mosquée, il le fait commander en chef une armée égyptienne en Syrie et lui fait remporter des victoires contre Bayezid II, le sultan des Ottomans.

E. T. Rogers bey, avant Herz bey (*Bulletin de l'Institut égyptien*, deuxième série, N° 1, année 1880, p. 117), attribue également à cet Ezbek les mêmes victoires. Tous deux ont été sans doute trompés par la similitude de nom. Nous avons vu, d'après Ibn Iyas, que l'émir Ezbek-el-Yussufy n'a jamais commandé en chef hors de l'Égypte où il n'a commandé d'ailleurs, comme général en chef, que la campagne de Béhérah en 898 (1492) que nous venons d'indiquer.

Au mois de Ramazan de l'année 900 (1494), Ezbek inaugura la mosquée construite par lui à Darb-el-Baba (Vol. II, p. 288) ou Darb Ibn-el-Baba (p. 283), dans le quartier de Salibah, où se trouvait également sa maison. (Vol. II, p. 288.) On y lut la Khutba et la mosquée fut ouverte aux prières en commun et au public en général<sup>1</sup>.

Le lundi 1<sup>er</sup> Seffer 901 (1495), Ezbek fut élevé à la fonction de Émir Silah (porte épée). Il fut remplacé dans ses fonctions de Reis Nobet-el-Nob par Tani Beg Kara-el-Inaly, par ordre de El-Melik el-Naser Mohammed.

En 903 (1497), il fut nommé Mouchir-el-Memléket (conseiller du gouvernement, du pays, ou royal).

A ce titre il paraît qu'il « appuya énergiquement et obtint la « nomination de El-Mustemsik Billah, le 54<sup>me</sup> Khalife Abbasside, « que des intrigues puissantes voulaient écarter du Khalifat après « la mort de son prédécesseur ». (Vol. II, p. 334.)

Le 14 du mois de Ramazan 904 (1498), l'Atabek Ibn Tatakha mourut et fut enterré dans le mausolée de son maître El-Zaher

1. On a vu, dans l'inscription sur la mosquée, que la mosquée était finie en Chaaban, un mois avant l'inauguration.

Tehaqmaq (vol. II, p. 255). Le sultan Kansu-el-Echrefi était descendu de la citadelle pour aller prier sur son corps (vol. II, p. 256). Après la cérémonie, au moment où le sultan sortait de la mosquée, on lui annonça que l'émir Ezbek-el-Yussufy était à l'article de mort. Le sultan s'assit sur un banc dans le Sébile d'El-Mou'mencin, en attendant qu'on lui apportât la nouvelle de la mort d'Ezbek pour aller prier aussi sur son corps. Cependant, comme le temps passait, le sultan rentra à la citadelle. Vers le soir du même jour, l'émir Ezbek-el-Yussufy mourut dans sa maison du Salibah et on l'enterra dans le *Medressch*<sup>1</sup> qu'il avait fait bâtir. Le sultan assista à ses obsèques.

Ibn Iyas, selon la coutume des chroniqueurs orientaux, fait ici un résumé de la vie de cet émir.

« C'était, écrit-il, un émir magnifique, vénérable, religieux, « bienfaisant, charitable, d'un approche facile. Il a fait peu de mal « et beaucoup de bienfaits et de charité.

« Lorsqu'il est mort, il était très affaibli par le grand âge : il avait « dépassé l'âge de quatre-vingts ans. »

Il appert de cette biographie sommaire que nous avons extraite de la chronique d'Ibn Iyas, qu'Ezbek occupa les fonctions de Reis Nobet-el-Nob de l'année 894 à l'année 901 (1488-1495), comme nous l'avons dit.

Le sabre, donc, a dû être gravé dans ce laps de temps. Le mot وقف (a été constitué en Wakf, en bien de main-morte, au service de Dieu) me fait penser que ce sabre a été un des ustensiles du culte attachés à la mosquée même.

En effet, vous savez que depuis la conquête de l'Égypte par Amr Ibn-el-As, les Imams qui montent dans le Mimbar (chaire) pour y lire le Khutba, en Égypte, tiennent en main un sabre pour indiquer que le pays a été conquis par le sabre.

Si c'est ainsi, la date de la gravure sur le sabre serait fixée avec plus de certitude, c'est-à-dire qu'elle serait 900 de l'Hégire (1494), telle qu'elle est donnée par l'inscription sur le portail de la mosquée

1. D'après ce titre que donne Ibn Iyas dans ce passage à la mosquée de Ezbek, il paraît qu'on y enseignait aussi bien qu'on y priait, et qu'il l'avait constituée en collège aussi bien qu'en mosquée.

et par Ibn Iyas (vol. II, p. 238), comme date de la construction et de l'achèvement de la mosquée.

Quant aux armoiries qui y figurent, nous ferons observer qu'il paraît être certain que les armoiries des chevaliers orientaux étaient des armoiries parlantes, dont les meubles indiqueraient les fonctions de celui qui les portait et qu'elles changeaient avec ses fonctions ou se surchargeaient de nouveaux meubles pour indiquer les fonctions successives qu'un même cavalier avait remplies.

Quel était le code de ce blason ?

Dans l'état actuel de nos connaissances, il est bien difficile de répondre à cette question d'une manière satisfaisante. Nous allons cependant essayer d'expliquer autant que possible cette armoirie.

Nous avons vu qu'Ezbek fut d'abord Khaznadar (trésorier), qu'il était Mamlouk royal et allié du sultan par son mariage avec la nièce de El-Melik el-Zaher Tchaqmaq, son maître.

Le meuble au milieu du chef : boîte, vase fermé ou losange en carreau accompagné de deux cornes, ayant leur pointe en dehors ou en dedans, serait-il l'indication de ses fonctions de trésorier et de son état civil royal ?

Les calices de la face et en pointe indiquent peut-être les hautes fonctions qu'il remplissait à la cour des souverains, lui donnant le droit d'être toujours à côté des sultans dans les conseils, les fêtes, les jeux, les banquets, à la guerre, etc., en un mot, un familier et un favori.

Pour expliquer le sens qu'on attachait aux cornes en Orient, permettez-moi de vous rappeler que chez les peuples qui ont embrassé la religion musulmane, le nom de *Iskender Zul-Qarnein* est connu comme celui d'un grand conquérant qui subjuga le monde d'une extrémité à l'autre. (*Koran*, ch. XVIII, vers 82 et suivants.)

Quelques docteurs ont identifié ce conquérant avec Alexandre le Grand. Or, vous savez qu'Alexandre, après la conquête de l'Égypte, se rendit à l'oasis d'Ammon pour s'y faire initier au culte de ce Dieu et s'y faire déclarer son fils. Depuis, il se fit représenter portant sur la tête des cornes de bélier. De là a pu se conserver par tradition chez les Coptes<sup>1</sup> l'idée que les cornes étaient l'emblème de la puis-

1. On sait en plus que les Coptes ont considéré Alexandre comme Égyptien, ainsi que les Persans l'ont considéré comme Perse.

sance souveraine, et cette idée transmise aux Mamlouks expliquerait peut-être l'emploi de ce meuble dans les armoiries orientales.

D'autres docteurs veulent voir dans Iskender Zul-Qarnein un roi d'Arabie qui fit aussi, selon les poésies et les chroniques des arabes, des conquêtes lointaines.

Le mot « Qarn » a en même temps la signification d'*extrémité* et de *corne*. Zul-Qarnein pourrait donc signifier : *possesseur des deux extrémités du monde* ou *possesseur de deux cornes*.

En tout cas, selon l'une ou l'autre version, les cornes<sup>1</sup>, comme vous le voyez, indiqueraient clairement un langage héraldique oriental, la souveraineté, si je puis m'exprimer ainsi, soit qu'on appartienne au souverain, soit qu'on soit souverain soi-même ou allié du souverain ; ce signe ne serait donc que la représentation de la puissance.

Il faut espérer que dans l'avenir d'autres monuments ou inscriptions seront découverts qui nous éclaireront davantage sur les significations héraldiques de ces meubles du blason oriental, dont nous savons si peu de chose, quant à présent.

1. Il faut remarquer que ces cornes ne paraissent sur les armoiries que deux à deux, par paires ; jamais on n'en voit une seule à la fois.

YACOB ARTIN PACHA.

---